

LE FEUILLETON
DE PIERRE LEPAPE
« Le Cri du peuple »
de Jean Vautrin, « Jules
Vallès l'irrégulier »
de Daniel
Zimmermann
page II

FIGURES
DE LA COMÉDIE
Docteur Horace
Bianchon
page II

Le Monde des LIVRES

VENDREDI 29 JANVIER 1999



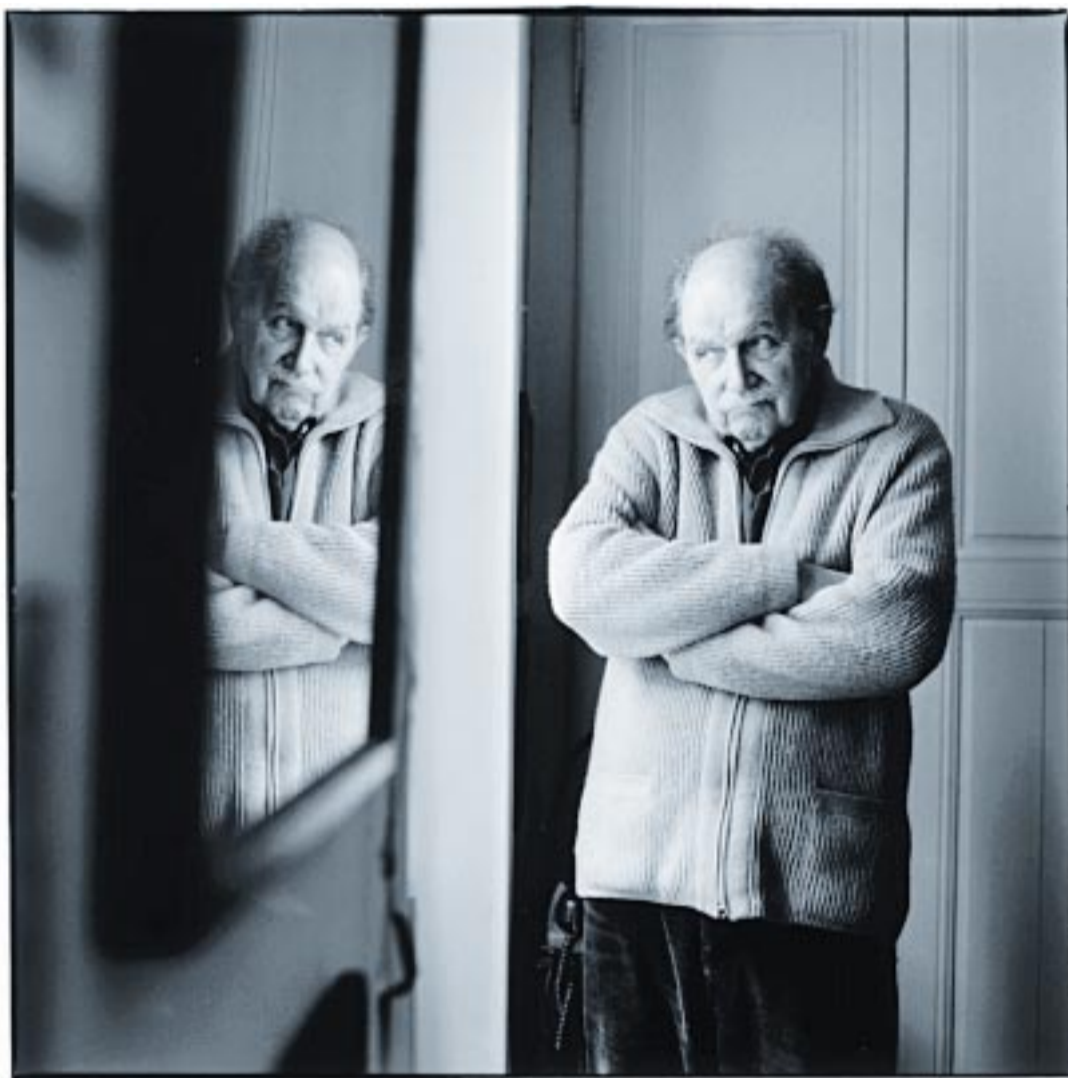
JEUNESSE
page VI

LA CHRONIQUE
de Roger-Pol Droit
page VII



Dessiner, écrire, parler : depuis un demi-siècle, Fred Deux – alias Jean Douassot – traque une vérité qui, chaque fois qu'elle prend forme, doit être remise en cause, afin de ne devenir ni style, ni littérature.

L'autobiographie à l'infini



C'est un homme presque ordinaire. Quelques départs et changements ont affecté sa vie, mais il n'y a là rien d'explicable puisque l'homme est né en 1924, juste à temps pour la guerre, dans un milieu proche de la misère, une famille ouvrière, à Boulogne-Billancourt, près de la Seine. Cet homme discret et retiré vit dans une petite ville du côté de Châteaoux depuis un quart de siècle, après avoir longtemps vécu dans un autre village, dans l'Ain, où, sans doute, il s'efforçait tout autant de passer inaperçu. Il se tient à l'écart, mais, de sa part, ce n'est pas une pose, loin des misanthropes télévisés qui déclarent leur dégoût devant les caméras. Il se tient à l'écart parce qu'il a mieux à faire que paraître et parader : depuis une cinquantaine d'années, il s'efforce de comprendre qui il est, ce qu'il a en lui – dans sa mémoire, dans ses rêves, dans ses mots. Il n'est pas excessif de tenir Fred Deux pour celui qui a poussé aussi loin qu'il est possible l'exigence autobiographique.

La difficulté, extrême, tient à la matière, son instabilité, sa volatilité. Par matière, il faut entendre ce que communément on nomme la vie. Comment la dire avec justesse ? A peine la question posée, le trouble commence. Pour peu que l'on soit attentif aux mots, à leurs équivalences, à leur poids de réminiscences, pour peu que l'on s'attache à la moindre des phrases et au rythme de leur succession, il apparaît que le vocabulaire est trompeur et impré-

cis, les figures de rhétorique – même les plus rudimentaires – encombrantes. Il faut se débarrasser d'elles, il faut esquiver leur charme banal, il faut essayer de ne pas faire de littérature. Sinon, les conséquences ne traînent pas : fables, effets, héroïsme fabriqué, humiliation démonstrative et tout aussi factice, complaisances pour un pittoresque ou un autre, du très haut au très bas. Tous les genres sont autorisés – mais ce ne sont que des genres, autant dire des rôles. Pour déjouer ces tentations, Deux n'a qu'un principe,

empirique. « En moi, ce ne sont que cassures successives qui déclenchent des avalanches. Je ramasse ce que j'y trouve. Cette méthode en vaut d'autres. C'est mon ordre désordonné. » Collecte, guet, archéologie au hasard des glissements de terrain, le contraire d'un quadrillage logique avec numérotation des couches. La mémoire humaine n'a pas si belle ordonnance régulière. Voyez Leiris.

Méthode sans méthode donc. Et trois instruments : le dessin, l'écriture et la parole. Ils servent simultanément ou, plus souvent, alternati-

vement, l'un prenant le pas sur les autres au gré des époques. « Ce qui revient à la surface orale n'a rien à voir avec l'écriture », écrit Deux. Le dessin serait la pierre ; l'écrit, le sable, la chaux ; la voix, l'eau qui fait prendre. Ensemble, ils sont les rites agitant ma vie. » Le dessin est le mieux connu, parce que des expositions ont rendu manifeste que Deux, sur le papier, au crayon, parvient à donner forme visible à un monde mental qu'il serait trop simple de croire fantastique ou imaginaire. Ce n'est pas parce que Deux, qui n'était alors que commis

de librairie à Marseille, a rencontré Breton en 1952, que le surréalisme s'accomplit à travers lui – le surréalisme du *Manifeste* de 1924. Mais qui, comme lui, s'est risqué à tracer des lignes qu'aucune préméditation ne semble contraindre ? Qui a, comme lui, pris le risque de l'automatisme graphique ? Ernst, Miro, Michaux. Les dessins de Deux laissent voir, nécessairement imprécis, évidemment confus, une prolifération de cellules, de fibres, d'embryons, d'organes complets ou incomplets, de tissus et d'enveloppes. Pâles souvent, parfois rehaussés des couleurs du sang, ils convainquent celui qui s'y perd qu'il glisse vers les limbes de la pensée. Depuis les années 60, Deux recueille ces relevés de l'imperceptible et de l'éphémère.

Ces œuvres graphiques ne se séparent pas des livres, qui ont paru sous le nom de Jean Douassot et sont les morceaux d'une autobiogra-

Philippe Dagen

phie où les épisodes de la vie sociale, ceux de l'intime et ceux du rêve s'agrègent les uns aux autres. *La Gana* a été publié en 1958 par Maurice Nadeau, qui observait dans sa préface : « Douassot a découvert, sans doute intuitivement, peut-être inconsciemment, le grand secret de tout art, et il se trouve par-là à cent coudees au-dessus de tous les faiseurs de théories, de tous les stylistes appliqués. » *Sens inverse* (1960) et *Nœud coulant* (1971) ont suivi – écrits de mémoire et de délivrance. Ils ne respectent aucune règle. Le récit à la première personne, le dialogue, la description, le songe s'y juxtaposent dans un ordre approximativement chronologique. Tout y est nommé simplement, les sentiments les moins avouables y sont avoués. La famille habite dans une cave où les crues de la Seine pénètrent en soulevant un regard d'égout. L'alcoolisme, la maladie, la pauvreté, la promiscuité, les petits délits en sont le quotidien. La mère se meurt de tuberculose. La grand-mère prie. L'oncle, après s'être plusieurs fois

manqué, parvient enfin à se suicider. Le tragique et le burlesque s'entrecoupent. La voisine dépucelle l'enfant Fred. La cousine avorte et meurt. Douassot écrit tout cela presque calmement, détail après détail, conversation après conversation. Il écrit sous la dictée d'une mémoire inépuisable, comme il dessine au fil d'un mouvement qui n'en finit pas et qui ne peut finir.

Si ce n'est qu'il vient un moment où écrire et dessiner ne suffisent plus. En 1963, selon le récit de Deux : « Je reçois d'un inconnu un magnétophone. Il me suivra dans chacune des pièces où je vivrai. » A ce moment, il ne travaille plus. Rien ne vient sur le papier, ni lettre, ni trait. Après un temps de répugnance et d'hésitation, il décide d'essayer la parole. Seul, dans l'atelier, il s'aventure. Il lui faut deux ans, cent vingt bandes. Elles semblaient vouées à l'effacement. Un éditeur est assez hardi pour les publier, non leur transcription mais elles-mêmes, en une suite de vingt-quatre disques.

L'entreprise a tout du déraisonnable. Démesurée, coûteuse évidemment, à contre-courant de l'époque actuelle et de ses comédies, elle invite à une expérience sévère. Il n'y a pas le moindre divertissement à en attendre. Aucune fioriture n'engolive l'enregistrement : rien que la voix à nu, une voix sans modulations d'orateur, sans déclamations ni murmures pour émouvoir. Rien que son timbre et un souffle tantôt régulier, tantôt plus pressé et haché. On se dit d'abord : ce n'est pas tenable, c'est une folie, l'hypertrophie de la confession, une accumulation insupportable. Rien de tel. Mais il est malaisé de décrire ce qu'il arrive, à l'écoute.

Lire la suite page IX

A VIF
de Fred Deux.
24 CD et un livret de 50 pages.
Tiré à 400 exemplaires,
André Dimanche Editeur,
4 300 F (655,5 €).

Le temps de la vieillesse

Une réflexion de Claude Olievenstein pour penser le dernier âge de la vie

NAISSANCE DE LA VIEILLESSE
de Claude Olievenstein
Ed. Odile Jacob,
200 p., 120 F (18,29 €).

Nul « n'échappe aux saisons de la vie ». Ainsi s'exprime Claude Olievenstein dans le livre à mes yeux admirable qu'il a consacré à *La Naissance de la vieillesse*. Admirable parce qu'il est à la fois lucide et lyrique, véridique et compatissant, jamais désespéré. Aussi l'ai-je lu avec plaisir et douleur ou, plutôt, avec la douleur de ce plaisir-là. Plaisir du texte ; douleur de m'y sentir concerné. Car, en fait de saison, me voici dans l'hiver maintenant, un hiver bien avancé déjà et dont la fin ne m'annoncera plus de printemps. Si bien qu'au fil de ma lecture il m'arrivait de me dire : « Voilà, tu as survécu. Mais « avoir survécu », es-tu bien sûr d'avoir assez réfléchi à ce que cela veut dire ? » Merci à Claude Olievenstein de m'avoir signifié l'urgence d'une telle réflexion. Qu'on me pardonne d'en livrer ici quelques éléments.

On connaît l'histoire qu'a inventée Bernoulli : des deux condamnés à mort dans leur cellule. On leur a annoncé que l'un d'eux serait gracié le matin de leur exécution. Lequel ? On

le tient secret. Et Bernoulli, bon pédagogue, ajoute : « Du point de vue du calcul des probabilités, chacun peut être considéré également comme à demi-vivant ou à demi-mort. » Il reste que l'un d'eux se trouvera entier et vivant. Dans mon île natale, on dit à quelqu'un qui a échappé à un danger mortel : « A francadieu morte » ; il a laissé la mort derrière lui. Quelle mort ? La sienne ? Non,

Jean-Toussaint Desanti

celle des autres déjà morts. Et c'est pourquoi l'état de survivant n'est pas de tout repos. Lorsqu'on est devenu très vieux, on commence à guetter la mort. On se tient en éveil devant son échéance.

A chaque jour elle rôde davantage au plus près du corps. Aux sites de ce corps qui jamais ne manque, l'horizon s'amenuise et se dépeuple au point parfois de paraître désert. On ne peut y échapper. Il faut alors s'y installer. Or il y a bien des formes d'installation. Leur différence tient à la façon dont se nouent dans ce présent qui dure les rapports entre le temps, le corps et les autres.

Les autres vous désignent comme ayant survécu. Le temps vous presse en deux sens ; l'avenir semble arriver plus vite, le passé paraît s'enfler et vous envahir. Le corps, lui, persiste

en son état, car il n'y a rien de plus têtue qu'un corps pourvu qu'il vive encore. Dans l'espace de jeu de ces rapports toujours immobiles, chacun s'installe selon son histoire propre, ses rôles sociaux, sa culture et son corps. Mais aussi selon les modes de leur mobilité : ni les jours ni les heures ne se ressemblent. Il y a des moments forts, des moments plats. Leur succession est impré-

visible, comme si le corps venait trouver l'apparente continuité du temps. Le corps, mais les autres aussi, leurs paroles, leurs gestes, qui souvent vous assignent à votre altérité : celle d'un vieux. Que faire alors de cette altérité désignée et vécue ? C'est une question que se pose quiconque a longtemps survécu et ne le laisse jamais en repos. « C'est en réfléchissant qu'on entre dans la vieillesse », écrit Claude Olievenstein. C'est en réfléchissant qu'on s'y découvre installé. Réfléchir prend ici un sens très singulier. Il n'est pas question en ce cas de chercher à résoudre quelque problème. Il s'agit de demeurer éveillé et de ne pas vivre comme si déjà on était mort. De sorte qu'on n'est pas libre de ne pas réfléchir pour peu que l'on projette de continuer à vivre. Ainsi il m'arrive parfois, à l'âge où je suis

parvenu, de me surprendre à penser.

« Quand je serai vieux, j'aurai le loisir de m'occuper de cela que j'ai négligé. » Qui m'entendrait me prendrait pour fou. Sitôt prononcée, cette parole me pousse toujours la même question que je ne peux refuser : « Pourquoi cette étrange pensée vient-elle à toi sans que tu l'aies cherchée ? Voudrais-tu te tenir pour immortel ? » La pensée était bien privée de sens, mais le fait qu'elle se soit présentée à la conscience, lui, ne l'est pas. D'une certaine façon, ce fait est « naturel ». Sans doute parce qu'au lieu où se tient un corps vieilli ni les autres, ni le temps, ni le corps lui-même ne font bon ménage. La relation qui les rassemble se fait en nous sans nous, et chaque terme de la relation exerce vers les autres une fonction de rappel douloureux, qui parfois brise leur habituelle consistance. Alors on se dit : « Tout est à recommencer. » On sait qu'on ne recommencera pas, mais le savoir n'empêche nullement de concevoir la façon dont on le pourrait et, parfois, de l'écrire. Ainsi, on se tient éveillé en reprenant son passé sur le mode d'un avenir encore possible, idéalement bien sûr.

Tant que dure cette sorte de réflexion, on se tient pour vivant. Le jour où elle n'est plus possible, on est « mort ». Mieux vaut alors quitter la scène avant ce jour.



JEROME
CHARYN

Mort
d'un roi du tango

ROMAN
traduit de l'américain par Marc Chénétier



BIBLIOTHÈQUE ÉTRANGÈRE

MERCURE DE FRANCE

L'ÉDITION FRANÇAISE

● **Droit de prêt en bibliothèques.** Pour faire suite au rapport Borzeix sur la question du droit de prêt dans les bibliothèques (voir *Le Monde* du 4 septembre 1998), le ministère de la culture a organisé, vendredi 22 janvier, une table ronde réunissant les professionnels de l'édition, les représentants des auteurs et ceux des bibliothèques. La ministre de la culture, Catherine Trautmann, a ouvert cette rencontre qui constitue « la première étape du processus de concertation avec les intervenants de la chaîne du livre ». Elle a indiqué l'intention du gouvernement de dépasser, « par des solutions simples et claires », la situation actuelle dans laquelle la France « ne respecte pas ses engagements européens et [où] le droit français n'est pas appliqué ». Une prochaine concertation devrait avoir lieu d'ici avril.

● **Nouveautés à La Table ronde.** Denis Tillinac, président-directeur général des éditions de La Table ronde, a annoncé que sa maison abriterait désormais *L'Atelier du roman*, revue littéraire éditée auparavant aux Belles Lettres. Il vient également de passer un accord avec le quotidien *La Montagne* pour développer en parité une maison d'édition régionaliste qui publiera des livres (une dizaine chaque année) traitant du Massif central. Une collection de poésie devrait par ailleurs voir le jour au printemps. En charge avec Olivier Frébourg (directeur littéraire) de cette collection, il souhaite proposer des livres à prix bas pour un lectorat populaire et jeune.

● **Prix littéraires.** Le prix des Deux-Magots a été décerné à Marc Dugain pour son premier roman, *La Chambre des officiers* (J.-C. Lattès). Les prix littéraires du Nouveau cercle de l'Union ont été remis, dans la catégorie « Histoire », à l'académicien Jean-Marie Rouart pour son livre *Bernis, le cardinal des plaisirs* (Gallimard), et, dans la catégorie « Souvenirs », à l'ancien premier ministre Pierre Messmer pour *Les Blancs s'en vont. Récits de décolonisation* (Albin Michel). Le prix Hugues-Capet a été remis à Simone Bertière pour sa biographie *Les Femmes du Roi-Soleil* (éditions de Fallois).

● **Dahlia noir** : c'est le nom du bar-librairie, 41, rue des Tournelles, 75003, consacré au polar. La vente de romans policiers s'y accompagne de projection de courts-métrages, représentations théâtrales, expositions et « promotion d'une musique d'ex-jeunes par le biais de concerts de blues et de jazz. »

● **Benoît Jacob** : ainsi se nomme la maison d'édition créée par Jean Mascolo, fils de Dionys Mascolo et de Marguerite Duras. Le premier ouvrage publié (carnet de recettes de l'auteur de *L'Amant*) s'intitule *La Cuisine de Marguerite*.

RECTIFICATIF

Une erreur s'est glissée dans le compte rendu du livre de Hillel Seidman *Du fond de l'abîme. Journal du ghetto de Varsovie* (« *Le Monde des livres* » du 22 janvier) : à la cinquième ligne de la deuxième colonne, il fallait lire « (...) les faits qu'il rapporte » et non « (...) qu'il supporte ».

ANDRÉ MANDOUZE

MÉMOIRES D'OUTRE-SIÈCLE

« Un homme véhément, fougueux, bernanosien, chrétien progressiste haut en couleur et en intransigeance. »

JEAN DANIEL
Le Nouvel Obs

ÉDITIONS Viviane Hamy

Claude Lévi-Strauss et « l'hologramme brisé »

A l'occasion de la parution prochaine, le 9 février, d'un numéro double spécial de la revue *Critique* consacré à Claude Lévi-Strauss, la rédaction a remis publiquement cet ensemble d'études à l'anthropologue, au cours d'une réunion organisée au Collège de France le 25 janvier. Quelques dizaines de personnes, collaborateurs et amis de Claude Lévi-Strauss, se sont rassemblées à cette occasion autour du maître, qui a fêté à la fin de 1998 ses quatre-vingt-dix ans. La singularité de ce volume est de dresser, par une suite d'approches des faces multiples de l'œuvre, un portrait intellectuel de celui qui est un des très grands hommes de pensée du XX^e siècle. On peut y lire également une lettre inédite de Claude Lévi-Strauss écrite en 1938 au Mato Grosso.

Après une allocution de Philippe Roger, directeur de *Critique*, et de Marc Augé, qui a dirigé ce numéro spécial dont nous rendrons compte prochainement, Claude Lévi-Strauss a pris la parole plusieurs minutes. Ses propos,

tenus sans notes, prononcés d'une voix mesurée et ferme, furent exemplaires de netteté lucide et d'émotion maîtrisée par l'intelligence. Il n'y avait ni caméra ni micro. Personne n'a sténographié ces paroles. C'est donc une reconstitution de mémoire qu'on va lire. Fidèle à l'esprit, elle n'est pas nécessairement exacte dans sa lettre. On espère seulement que ces quelques lignes puissent conserver et transmettre l'impression de ceux qui étaient présents, simplement la grandeur.

Claude Lévi-Strauss confia en substance : « *Montaigne dit que la vieillesse nous diminue chaque jour et nous entame de telle sorte que, quand la mort survient, elle n'emporte plus qu'un quart d'homme ou un demi homme. Montaigne est mort à cinquante-neuf ans, et ne pouvait sans doute avoir idée de l'extrême vieillesse où je me trouve aujourd'hui. Dans ce grand âge que je ne pensais pas atteindre, et qui constitue une des plus curieuses surprises de mon existence, j'ai le sentiment d'être comme un hologramme brisé. Cet hologramme ne possède plus son unité*

entière et cependant, comme dans tout hologramme, chaque partie restante conserve une image et une représentation complète du tout.

Ainsi y a-t-il aujourd'hui pour moi un moi réel, qui n'est plus que le quart ou la moitié d'un homme, et un moi virtuel, qui conserve encore vive une idée du tout. Le moi virtuel dresse un projet de livre, commence à en organiser les chapitres, et dit au moi réel : « C'est à toi de continuer ». Et le moi réel, qui ne peut plus, dit au moi virtuel : « C'est ton affaire. C'est toi seul qui vois la totalité. » Ma vie se déroule à présent dans ce dialogue très étrange.

Je vous suis très reconnaissant d'avoir pour quelques instants, grâce à votre présence aujourd'hui et votre amitié, fait cesser ce dialogue en permettant un moment à ces deux moi de coïncider de nouveau. Je sais bien que le moi réel continue de fondre jusqu'à la dissolution ultime, mais je vous suis reconnaissant de m'avoir tendu la main, me donnant ainsi le sentiment, pour un instant, qu'il en est autrement. »

Roger-Pol Droit

Restructuration chez Casterman

P our le groupe Casterman (actif dans les secteurs de l'édition, de l'imprimerie et du multimédia), c'est par l'annonce de 96 suppressions de postes – qui touchent notamment le personnel de leur imprimerie de Tournai (en Belgique) – que commence l'année. Cette décision du groupe franco-belge fait suite aux nombreuses restructurations effectuées, à la demande des actionnaires, depuis fin 1996. Dès 1997, la nomination de Rudi Verduynde laisse perplexé de nombreux éditeurs. L'inquiétude de voir arriver à la tête du groupe un homme « qui ne connaît rien à l'édition et ne s'en cache pas », se révèle vite justifiée. C'est d'abord le départ de Didier Platteau qui dirigeait le secteur de l'édition, puis celui de l'administrateur délégué Robert Vangénéber ; celui, fin 1997, de l'éditeur Jean-Paul Mougins, suivi, fin 1998, de Bernard Ciccolini. Tous deux étaient à l'origine de la revue mensuelle *A Suivre* – qui a notamment contribué à faire connaître Jacques Tardi, Hugo Pratt et Milo Manara – dont la parution fut arrêtée en décembre 1997. Laurence Madani, éditrice BD, part à son

tour fin 1998. Ce renouvellement du personnel – initié par Jacques Simon, arrivé à la direction générale des éditions Casterman en 1997 – passe essentiellement par deux nominations : celle de Louis Delas (en charge pour le pôle France de l'édition BD et jeunesse, du secteur commercial, de l'administration des ventes, du marketing et de la promotion) et celle de son homologue belge, Jean-François Coremans. Pour Louis Delas, ces départs devaient être effectués au nom d'un « assainissement nécessaire » de la société. Il signale par ailleurs que les éditeurs BD Nadia Gibert et Arnaud de La Croix seront désormais épaulés par Caroline de Hugo ainsi que par quelques personnes travaillant en externe. Il annonce la création de nouveaux axes éditoriaux BD, car, dit-il, « Casterman n'est pas uniquement éditeur de Tintin ». Une nouvelle génération d'auteurs devrait, selon ses termes, « venir majorer le catalogue ». De son côté, Bernard Ciccolini rêve d'une BD « plus mordante et créatrice pour tous les auteurs qui rêvent de nouveaux terrains de jeu ».

Emilie Grangeray

Science-fiction en revue

I l y avait bien longtemps qu'on ne trouvait plus de revue consacrée à la science-fiction dans les kiosques et les maisons de la presse. Cette absence est aujourd'hui comblée par la sortie du premier numéro de *Science-fiction magazine*, un bimestriel réalisé par l'équipe de la revue semi-professionnelle *Ozone* qui s'était d'ailleurs préparée à cette mue depuis plusieurs mois, le changement de titre ayant précédé le changement de statut.

Science-fiction magazine entend parler de toute la culture S-F (entendez par-là aussi la fantasy et le fantastique). C'est pourquoi son sommaire se consacre non seulement à la littérature, mais aussi au cinéma, à la télévision, à la bande dessinée, à l'édition vidéo, au multimédia, aux jeux de rôles. Bref à tous les domaines qui ont un rapport avec les littératures de l'imaginaire. Une telle approche est d'une pertinence indéniable et devrait rassembler des publics ayant des centres d'intérêt très différents...

Le premier numéro possède une maquette moderne, cinquante, qui privilégie ouvertement le visuel. Mais si le contenu sacrifie gaillardement à la mode des mises en page agressives – et un peu fatigantes à l'œil –, le contenu est, lui, fort intéressant. Le sommaire s'ouvre sur une série de « news » avant de céder la place au clou du numéro : un dossier Stephen King, composé d'un entretien de très bonne tenue avec l'auteur de *Carrie*, dont le dernier roman *Bag of Bones* a obtenu outre-Atlantique de fort bonnes critiques, et d'un ar-

ticle sur *Un élève doué*, le film de Bryan Singer, adaptant une nouvelle de *Différentes saisons*. Un dossier sur Jack Vance, des « portraits-robots » de Terry Pratchett et de Peter Jackson (le réalisateur qui tourne actuellement l'adaptation du *Seigneur des anneaux*), un ensemble sur la cybernétique et ses illustrations scientifiques, et une abondante moisson critique complétant l'ensemble. L'impression générale – une fois admis le principe que le magazine est une revue d'initiation et d'information plutôt que d'approfondissement – est bonne. Toutefois, ce numéro souffre de quelques défauts auxquels les rédacteurs devront remédier. De son origine fanzinesque, la revue a gardé quelques rubriques au ton potache qui n'ont pas leur place ici. On aurait préféré lire une vraie interview de Marc Caro (coréalisateur avec Jean-Pierre Jeunet du génial *La Cité des enfants perdus*) plutôt que ce questionnaire-clin d'œil auquel il a été soumis. Quant aux choix critiques, ils devront se justifier de manière plus rigoureuse. On a beau trouver des qualités au *Crépuscule des elfes*, il ne mérite pas une cotation supérieure à celle de *Collection d'automne*. Jean-Louis Fetjaine et Jonathan Carroll ne jouent pas, de toute évidence, dans la même catégorie. On veut espérer que les rédacteurs prendront un jour le risque de la fiction. C'est à ce prix que *Science-fiction magazine* méritera pleinement son titre...

Jacques Baudou

★ *Science-fiction magazine* n° 1, 82 p., 30 F (4,57 €).

AGENDA

● **LE 29 JANVIER. POURQUOI LA CRITIQUE GÉNÉTIQUE.** A Paris, une journée d'études est organisée à Paris-VII (dès 10 heures), avec la participation de dix spécialistes et une table ronde finale (Jussieu, 2^e étage, salle 213, couloir 34-44, 75005 Paris).

● **LE 31 JANVIER. BIBLE.** A Paris, le Collège des études juives de l'Alliance israélite universelle organise un « dialogue » sur le thème « Lire la Bible aujourd'hui », à partir de 9 h 30, avec la participation notamment de Shmuel Trigano, Paul Ricoeur et Julia Kristeva (17, rue de la Sorbonne, 75005 Paris, tél. : 01-53-32-88-55).

● **LE 1^{er} FÉVRIER. ÉDITION.** A Paris, la bibliothèque publique d'information poursuit son cycle « Les rendez-vous de l'édition » par une rencontre (menée par Jean-Luc Douin) avec Olivier Cohen – directeur des éditions de l'Olivier – au cours de laquelle sera évoquée la singularité de son aventure éditoriale (Centre Georges-Pompidou, Tipi, 75004 Paris, tél. : 01-44-78-46-41).

● **DU 1^{er} AU 7 FÉVRIER. JEUNESSE.** A Saint-Paul-Trois-Châteaux (Drôme), le Sou des écoles laïques or-

ganise la 15^e Fête du livre de jeunesse, dont le thème central est « J'ai peur et j'aime ça ». Au programme (à partir du 4) spectacles, expositions, lectures et débats (tél. : 04-75-04-51-42 ou 04-75-04-95-91).

● **LES 3 ET 4 FÉVRIER. WIESEL.** A Paris, la Bibliothèque nationale de France organise une conférence animée par Elie Wiesel autour du thème « La survie du rêve hassidique. Réflexions sur l'espérance » (BNF, quai François-Mauriac, 75013 Paris, tél. : 01-53-79-79).

● **DU 5 AU 7 FÉVRIER. BIOGRAPHIE.** A Nîmes, le premier Salon de la biographie, « Les arènes du livre », se tiendra dans les arènes couvertes de Nîmes, proposant expositions, espaces de rencontres, marché du livre ainsi que table ronde, colloque et débat, notamment sur le thème « Biographies, des livres au tribunal » (tél. : 04-66-76-73-10).

● **LES 5 ET 6 FÉVRIER. HISTOIRE.** A Lyon, la Villa Gillet organise les Journées européennes sous le titre « La fabrique de l'Histoire ». Les participants – parmi lesquels Carlo Ossola, François Hartog, Alessandro Genari – se pencheront sur la narration en histoire et en littérature (rens. : 25,

rue Chazières, 69004 Lyon, tél. : 04-78-27-02-48).

● **LE 6 FÉVRIER. PHILOSOPHIE.** A Paris, l'Odéon-Théâtre de l'Europe organise une rencontre sur le thème « Mystique et philosophie » préparée et animée par Benoît Chantre et Jacob Rogozinski (rens. : 1, pl. Paul-Claudé, 75006 Paris, tél. : 01-44-41-36-36).

Les mille et un délices d'une aventure orientale



Jean-Christophe Rufin

Des chrétiens et des Maures

folio

ÉTUDES - 14, rue d'Assas - 75006 PARIS - Tél. : 01 44 39 48 48